



S'installant bien a son aise dans un fauteuil, il croisa tranquillement ses jambes.

C. I.

LIVRAISON 173

dépression physique dans laquelle le pauvre homme était tombé.

Combien de temps aurait-il pu résister à un pareil martyre ?

Les conditions de vie auxquelles on l'avait soumis étaient tout simplement atroces.

Le matin, vers sept heures, on apportait à la sentinelle qui le gardait du café et du pain, mais à lui, rien du tout. Ce n'était que vers dix heures que sa nourriture lui était donnée et ce qu'on lui apportait alors devait lui suffire pour toute la journée. Cela consistait habituellement en une écuelle remplie de riz ou de haricots rouges et d'un morceau de pain noirâtre et très dur.

De sa prison, on entendait continuellement le fracas des vagues de la mer qui venaient se briser sur les récifs tout proches.

Le prisonnier s'était laissé sombrer dans un morne abattement. Maintenant, il n'avait plus aucun espoir que la monstrueuse injustice qui avait été commise contre lui soit jamais réparée. Il avait écrit plusieurs lettres à sa femme, mais ces lettres ne devaient jamais être arrivées à destination, car il n'avait jamais reçu de réponse. Selon toute probabilité, ces lettres qu'il avait remises aux gardiens pour les expédier, n'avaient même jamais quitté l'île.

Néanmoins, pour se donner l'illusion de ne pas être entièrement retranché du monde, il continuait d'adresser de tendres messages à sa chère Lucie.

Ce jour-là, éprouvant encore une fois le besoin de s'épancher, il s'assit devant la petite table de sa cellule, prit une feuille de papier numérotée et se mit à écrire :



Ma chère Lucie,

Dans ma solitude, dans le silence qui m'entoure et qui n'est interrompu que par le mugissement de la mer, je concentre toutes mes pensées sur toi et sur nos enfants. Cela m'est bien pénible que d'être éloignée d'eux et de toi. Si je pouvais seulement recevoir de vos nouvelles et savoir comment vous allez ! Mais je suis condamné à vivre dans les ténèbres.

J'essaie de m'imaginer ce que tu fais en ce moment. Je suppose que tu dois être en train de t'occuper des enfants. J'espère qu'ils sont pour toi une consolation et qu'ils le resteront si je devais succomber à mes souffrances.

Et toi, ma pauvre chérie, peux-tu t'imaginer à quel point je souffre ?..... Oui, je pense que tu dois t'en rendre compte et que tu en souffres presque autant que moi. N'est-ce pas exaspérant que de penser que j'ai été condamné pour le plus méprisable des crimes alors que je ne parviens même pas à comprendre quelle a pu être la cause de cette condamnation ?

Les jours me paraissent tellement longs ici, et les minutes me semblent des heures. Je suis incapable de faire aucun travail parce que je me sens trop faible. En outre, de dix heures du matin à trois heures de l'après midi, il fait une chaleur de fournaise. Je suis toujours fatigué et je voudrais bien pouvoir dormir, mais ça m'est à peu près impossible à cause de ma tension nerveuse et à cause du bruit que font les soldats de garde. Néanmoins, il ne faut pas trop s'épouvanter de tout ceci car je ne suis pas plus mal ici que dans les autres endroits où j'ai été enfermé jusqu'à présent. Et puis, d'une façon ou d'une autre, il faudra bien que mes souffrances prennent fin un jour.

En attendant, je voudrais bien avoir des nouvelles, Ecris moi le plus souvent que tu pourras. Peut-être que, finalement, je recevrai une de tes lettres.

Je l'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Parle leur souvent de leur papa afin qu'ils ne m'oublient pas. Quant à moi, je ne cesse pas un seul instant de penser à vous.

Le malheureux déposa sa plume et se mit à relire sa lettre.

Tout-à-coup, il fut interrompu par une voix qui appelait :

-- Hé !

C'était le soldat de garde qui se trouvait de l'autre côté de la grille.

— Avez-vous faim ? demanda le soldat.

Alfred Dreyfus croyait que la sentinelle voulait plaisanter.

Mais l'homme à travers les barreaux de la grille, lui tendait la gamelle à demie remplie de bouillon et de viande en disant :

— Il y en a trop pour moi...

Le prisonnier le regarda un moment avec un air perplexe.

Était-il réellement possible que quelqu'un ait pitié de lui dans cet enfer ?

Jusqu'alors, il avait toujours eu l'impression que ses gardiens étaient des monstres de cruauté, absolument réfractaires à toutes espèce de bon sentiment.

Certes, Luders avait eu pitié de lui, mais il y avait déjà bien longtemps de cela et depuis lors, il avait toujours été traité avec méchanceté.

— Je vous remercie, murmura-t-il avec émotion. Vous êtes bien aimable...

— Eh bien, mangez, autrement la soupe va refroidir...

D'une main tremblante, Alfred Dreyfus prit la gamelle et se mit à manger avec avidité l'excellent potage.

Quand il eut terminé, il rendit la gamelle au soldat

qui lui demanda, en désignant d'un geste la lettre qui était restée sur la table :

— Vous avez écrit à votre famille ?

— Oui, répondit le prisonnier. Je viens d'écrire à ma femme, mais je crois bien que les lettres que j'écris ne parviennent jamais à destination.. Sans doute ne sont elles même jamais expédiées...

— Mettez votre lettre dans une enveloppe et écrivez l'adresse. Je la mettrai moi-même à la poste.....

— Je le voudrais bien, mais ne craignez-vous pas que cela vous attire des ennuis si vos chefs venaient à le savoir ?... Je n'aimerais pas que vous soyez puni à cause de moi...

— Ne vous préoccupez pas de ça... Je sais ce que je fais... Donnez-moi votre lettre si vous désirez qu'elle arrive à destination...

Alfred Dreyfus remercia encore le soldat et il s'empressa de mettre la lettre dans une enveloppe et de rédiger l'adresse.

Puis il la passa à la sentinelle.

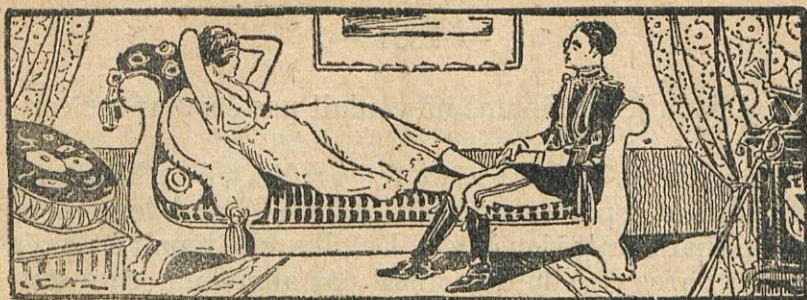
Sans même lui adresser un regard le soldat la prit et sortit en refermant la porte derrière lui.

Dreyfus était demeuré pensif.

Comme on peut se tromper dans le jugement des hommes !...

Jamais il n'aurait pu s'imaginer que cet homme, qu'il voyait à peu près tous les jours depuis plusieurs mois aurait été capable d'un sentiment d'humanité. Et maintenant, sa lettre allait certainement parvenir à Lucie.

Ah !... S'il avait pu savoir cela, il lui aurait écrit bien d'autres choses !



CHAPITRE CLXXXIV.

LA VIE CONTINUE

Quand, après le départ du commandant du Paty Lucie retourna dans la chambre des enfants, elle trouva la petite Jeanne si paisiblement endormie qu'elle n'éprouva plus aucune inquiétude à son sujet.

Elle revint dans le salon et, comme d'habitude, ses pensées se portèrent vers son malheureux époux. Elle l'aimait tellement que, malgré l'énorme distance qui les séparait, elle se sentait toujours unie à lui et souvent, dans le silence de la nuit, elle avait l'impression d'entendre le son de sa voix.

Ah, si elle avait pu courir vers lui !

Mais elle savait qu'il n'y avait pour ainsi dire aucun espoir qu'on lui accorderait la permission d'aller le rejoindre à l'Ile du Diable. Et cela augmentait encore son immense chagrin.

Sa nostalgie la consumait et elle dépérissait de plus en plus. Elle avait tellement changé que ses parents étaient très inquiets à cause d'elle. Le vieux médecin de sa famille avait insisté pour qu'elle se soigne et lui avait conseillé d'aller passer quelques temps à la campagne avec ses enfants afin de calmer un peu ses nerfs et de reprendre un peu de forces.

Mais la jeune femme ne voulait pas écouter ses conseils.

Depuis qu'Alfred avait été arrêté, elle n'avait pu avoir aucun repos et se disait qu'un séjour à la compagnie ne changerait rien à cela. De plus, elle tenait à rester à Paris parce qu'elle ne voulait pas abandonner un seul instant la lutte pour la délivrance de son mari.

Absorbée dans ses pensées, Lucie s'était approchée de la fenêtre et elle s'était mise à regarder dans la rue. La visite de du Paty l'avait rendue encore plus mélancolique que de coutume, en raison de tous les tristes souvenirs que ça lui rappelait.

A un certain moment, elle se pencha par dessus l'appui de la fenêtre pour mieux voir et son visage parut s'animer.

Elle leva la main en guise de salut et sourit.

Elle venait d'apercevoir Mathieu qui s'approchait de la maison pour venir lui rendre visite.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'il n'était pas venu parce qu'il avait été retenu par ses affaires.

Chaque fois que son beau-frère venait la voir, elle éprouvait une certaine émotion, car elle espérait toujours qu'il lui apportait quelque bonne nouvelle au sujet de son mari.

Elle quitta aussitôt la fenêtre et courut à la rencontre du jeune homme qu'elle rejoignit dans l'escalier.

Mathieu l'embrassa affectueusement, puis il se mit à la regarder avec un air inquiet.

— Ma pauvre Lucie, lui dit-il, Je crains fort que si Alfred te voyait maintenant, il s'épouvanterait de te voir aussi mauvaise mine... Il est absolument nécessaire que tu te préoccupes un peu de ta santé.

Elle hocha la tête avec un amer sourire et, sans répondre, elle conduisit le jeune homme au salon ; puis elle s'exclama :

— Ne t'inquiète pas à propos de ma santé, Mathieu ! Tu peux être sûr que je serai bientôt guérie quand Alfred reviendra. Je sais qu'il me faudra encore avoir de la patience mais je crois que j'aurais beaucoup plus de courage si je pouvais déjà être sûre de vaincre à la fin..... Crois-tu, Mathieu, que notre martyre se terminera un jour ?

— Certainement, Lucie.....

— Mais quand ?..... Quand, Mathieu ?

C'était un cri douloureux qui déchira le cœur du jeune homme. Lucie comprit que son beau-frère souffrait avec elle et elle s'efforça de sourire.

— Je sais que tu ne saurais répondre à ma question lui dit-elle, — mais tout concourt à me rendre aussi malheureuse que possible..... Sais-tu qui est venu me voir aujourd'hui ?

Mathieu fixa sur sa belle-sœur un regard anxieux.

— Qui donc ? interrogea-t'il.

— Le commandant du Paty.....

En entendant ce nom, Mathieu Dreyfus sursauta et, instinctivement, il serra les poings.

— Le commandant du Paty ? gronda-t'il. Il a encore osé venir ici..... Et tu ne l'as pas mis à la porte ?

— Non, je ne le pouvais pas, parce que, par une étrange combinaison de circonstances, cet homme est devenu le sauveteur de ma petite Jeanne...

Puis elle se mit à raconter à son beau-frère ce qui était arrivé.

Le hasard fait des choses bien étranges ! observa le jeune homme.

— Oui, Mathieu, j'espère bien que je ne verrai plus jamais cet homme, mais il n'en reste pas moins vrai que nous lui sommes débiteurs d'une dette de reconnaissance et que je vais devoir retirer la plainte que j'ai portée contre lui.....

— Est-ce qu'il t'a demandé lui-même de la retirer ?

— Non, mais je ne peux pas faire autrement, parce que, après ce qui est arrivé aujourd'hui, il vaut mieux passer l'éponge sur les sujets de rancune et ne plus en parler.....

Mathieu s'était mis à se promener nerveusement à travers la pièce.

— N'y pense plus, Mathieu, lui dit la jeune femme ; je trouverai bien un moyen d'éloigner cet homme..... Mais je ne peux absolument pas maintenir une plainte contre un homme qui vient de sauver l'un de mes enfants... Cela me ferait apparaître sous un jour fâcheux et tout le monde aurait mauvaise opinion de moi..... En somme, il est toujours préférable de n'avoir que le moins possible d'ennemis.....

— Je suppose que tu as raison, ma chère Lucie, répondit le jeune homme. Du Paty te devra une certaine reconnaissance à son tour et il cessera peut-être de persécuter Alfred après cela.....

— Tu es d'avis que le commandant du Paty était un ennemi personnel d'Alfred ?

— Le colonel Picquart en est persuadé.....

— Tu es allé le voir ?...

— Oui..... Je reviens de chez lui maintenant.....

— Est-ce qu'il a pu t'apprendre quelque chose de neuf ?

— Oui, hélas !.... Figure-toi que ce malheureux Picquart a été relevé de ses fonctions à l'Etat-Major de Paris et qu'il va être envoyé en province pour le punir d'avoir osé prendre la défense d'Alfred et demander l'ouverture d'une enquête contre le colonel Esterhazy..... Il semble évident que l'on veut absolument épargner ce misérable qui a commis toute espèce de malpropretés et qui n'est même pas français !

Lucie laissa échapper un douloureux soupir

— Donc cet espoir-là s'évanouit également ! fit-elle, Mon Dieu !... Qu'allons-nous encore pouvoir faire pour sauver Alfred ?.... Dire que ce criminel peut jouir tranquillement de la vie tandis que mon pauvre mari doit payer pour ses méfaits !.... Comment est-il possible que Dieu permette d'aussi monstrueuses injustices, Mathieu ?

Le jeune homme prit la main de sa belle-sœur et la serra fortement.

— Ne t'excites pas ainsi, ma chère Lucie, lui dit-il. Il y a toujours de l'espoir..... D'abord et avant tout, nous aurons l'appui d'Emile Zola..... Et puis, le colonel Picquart m'a donné un conseil qui me paraît fort judicieux : Il m'a conseillé d'écrire un opuscule pour narrer tous les détails du calvaire de notre pauvre Alfred et accuser ouvertement le colonel Esterhazy d'être l'auteur de la trahison.....

— Et tu crois qu'un tel opuscule pourrait être répandu dans le public ?

— Qui pourrait l'empêcher ?.... Avant qu'on puisse le prohiber, l'opuscule sera déjà arrivé à destination, car il s'agira de l'envoyer à un millier des personnalités les plus influentes de France et Picquart est persuadé de ce que cela obligera le gouvernement à intenter des poursuites contre Esterhazy.....

Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de la jeune femme.

— Oh ! fit-elle. Si nous pouvions atteindre notre but de cette façon-là !

— Cela aura tout au moins l'avantage de faire une grande impression sur beaucoup de gens, et cela nous fera faire un grand pas.....

Lucie serra impulsivement le bras de Mathieu et s'écria :

Oui, Mathieu..... Il faut suivre le conseil du co-

lonel Picquart. Tu dois écrire cette douloureuse histoire.

Mais tout-à-coup elle se tut et se mit à regarder au loin devant elle comme si elle avait pensé soudain à quelque chose de très important.

— Qu'est-ce que tu as Lucie ? lui demanda Mathieu... Pourquoi t'es tu interrompue ?

— C'est que je viens de me dire que tu devrais attendre, pour publier ton opuscule, que Zola ait commencé sa campagne en faveur d'Alfred.....

— Attendre ?... Pourquoi attendre ?... Il me semblerait au contraire, que nous ne devrions pas perdre un seul instant !

— Sans doute... Mais je ne voudrais pas que Zola puisse s'offenser.....

— Je ne pense pas qu'il s'offenserait de cela... D'ailleurs, il est de nouveau parti en voyage, de sorte qu'il ne pourra pas encore s'occuper de notre affaire tout de suite. Rien ne s'oppose donc à ce que je prenne les devants..... Comme me l'a très bien dit Picquart, ce n'est pas le moment d'hésiter ni de se montrer timides... Si nous voulons réussir, nous devons, au contraire, faire preuve d'une audace incoercible, car nous avons affaire à forte partie et nos ennemis sont non seulement des gens très puissants, mais aussi des êtres tout-à-fait dénués de scrupules..... Je veux donc entrer moi-même dans la lutte et je suis prêt à affronter un procès, même si cela doit me coûter toute ma fortune.

— Pour l'amour du ciel, Mathieu, soit prudent, je t'en supplie !..... Nos ennemis pourraient vouloir se venger sur toi.....

— Je suis prêt à affronter également ce risque, car aucun sacrifice ne me paraîtrait trop grand pour sauver Alfred.....

Profondément émue, la jeune femme se jeta entre les bras de son beau-frère.

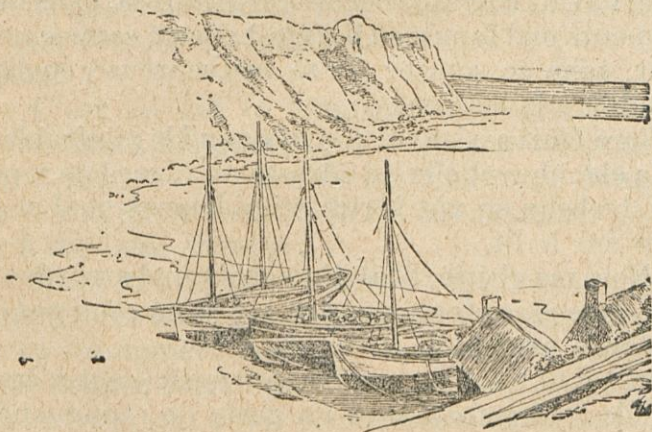
— Mon bon Mathieu ! s'exclama-t'elle, les larmes aux yeux.....

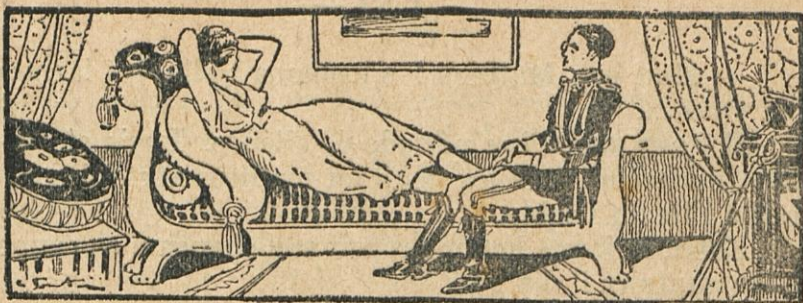
Il y eut une brève période de silence. Lucie et Mathieu pensaient tous les deux au malheureux qui souffrait à l'île du Diable.

Enfin, le jeune homme reprit son chapeau, sa canne et ses gants et il dit :

— Je vais rentrer chez moi tout de suite et me mettre à l'œuvre sans attendre une heure de plus..... Bon courage, Lucie... Au revoir.....

Et, après avoir embrassé encore une fois sa belle-sœur, Mathieu Dreyfus s'en fut.





CHAPITRE CXC.V.

LA SITUATION DEVIENT CRITIQUE.

Le jour commençait à poindre quand Esterhazy entra chez son beau-père. Sans se préoccuper du repos des autres habitants de la maison, il continuait de siffler l'air d'une allègre chanson tout en montant l'escalier. Il paraissait avoir un peu de peine à maintenir son équilibre, car il s'appuyait prudemment au mur pour ne pas risquer de tomber.

Son « esprit aventureux », comme il avait coutume de dire, l'avait entraîné encore cette nuit-là, dans des établissements mal famés où il s'était enivré comme un palefrenier, sans se soucier de sa malheureuse épouse qui l'attendait à la maison.

Clara était assise sur son lit quand le misérable entra dans la chambre et elle lui adressa un regard de reproche.

Esterhazy se mit à rire stupidement et il se laissa tomber sur le lit.

Non, ma chérie, fit-il d'une voix mal assurée. Tu ne dois pas me regarder comme ça !.... Je ne veux pas que tu sois fâchée avec moi....

Puis il fit mine de prendre son épouse entre ses bras, mais elle le repoussa avec un geste de répugnance, car elle ne pouvait supporter de le voir en cet état et son ha-

leine empestait l'alcool

Le traître se mit à regarder son épouse avec un air hébété.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t'il. Tu ne veux même pas me donner un baiser ?

— Va-t'en ! lui répondit l'infortunée créature. Va-t'en !... Tu es ivre !

— Ivre, moi ? protesta Esterhazy avec un air offensé.

— Certainement !... Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir !... Et tu as encore une fois passé la nuit dehors !

Esterhazy chercha à donner à sa voix un ton de fermeté

— Dehors ?... C'est une façon de parler, dit-il. Je viens seulement de terminer mon service.... Nous avons été au travail toute la nuit....

— Et c'est pendant ton travail que tu t'es enivré ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?.... Je n'ai rien bu du tout....

Clara eut un geste d'impatience.

— A quoi bon mentir ? fit-elle. Est-ce que tu ne te rends pas compte toi-même de ce que tu pues l'alcool et le tabac ?

— C'est toi qui te l'imagines ! s'écria Esterhazy avec une feinte indignation. Je vois que tu as envie de revenir à ton ancienne manie de vouloir me donner des leçons de morale, comme tu le faisais autrefois pour t'amuser à me faire enrager....

— Il est inutile que j'essaie de discuter avec toi, dit la jeune femme avec une expression méprisante. Je vois que tu es absolument incorrigible et que j'ai eu bien tort de te pardonner encore une fois....

Esterhazy, qui avait commencé à se déshabiller, se boucha les oreilles avec les poings.

— Oh, ces éternelles plaintes ! gémit-il. C'est terrible !... Et cette figure de victime que tu prends pour me réciter ces jérémiades..... C'est insupportable, intolérable !... Tu exaspérerais un ange !

Clara se mit à pleurer.

Esterhazy qui, à cet instant, était en train d'enlever ses bottes, en saisit une et la lança à la volée contre le mur, de l'autre côté de la chambre.

— Ces maudites scènes qui recommencent ! gronda-t'il. Il ne me manquait plus que cela pour que le plaisir soit complet... Veux-tu te taire, à la fin ?... Tu sais pourtant bien que je ne peux pas supporter les larmes !.... Tais-toi, je te dis !

Puis, le misérable saisit la malade par le bras et se mit à la secouer brutalement.

L'infortunée poussa un cri de douleur et se mit à sangloter de plus belle.

Esterhazy était furieux.

— Voilà tout ce que j'ai gagné à revenir au bercail ! murmura-t'il entre ses dents. La comédie continue !.... Qu'est-ce que tu me veux, à la fin des fins ?... Tu voudrais que je passe tout mon temps à la maison, assis devant une table, en train de jouer au loto ou au domino ?... Tu oublies que je suis soldat et que cela ne serait pas compatible avec mes obligations de service.....

Alors, Clara ne pouvant plus y tenir, s'écria en se redressant brusquement :

— Tu mens !.... Ce n'est pas du tout pour des raisons de service que tu as passé la nuit hors de la maison ! Tu étais encore une fois avec des femmes !... Tu ne te corrigeras jamais !.... Tu n'es revenu ici que parce que tu étais aux abois et que, ne sachant plus quoi faire, tu as pensé à jouer encore une fois la comédie du repentir..... Seulement pour faire payer tes dettes.....

Esterhazy la regarda avec un sourire cynique



— Tu es tout pensif Emile... Qu'as-tu donc ?
(Page 1316).

— Quelle malchance j'ai eu le jour où je t'ai rencontrée ! dit-il grossièrement. Je n'ai jamais eu que des ennuis avec toi et c'est toi qui a été cause de tous mes ennuis !

Puis, mettant ses pantoufles et saisissant une couverture, il se dirigea vers la porte d'un pas vacillant.

— Où vas-tu ? lui demanda la jeune femme.

— Je vais aller me coucher sur un canapé, répondit le traître. Parce que je suis bien sûr que, si je reste avec toi, tu vas me tourmenter jusqu'à demain.....

Et, sans attendre la réponse, il sortit de la pièce en claquant la porte.



Le soleil était déjà haut dans le ciel quand Esterhazy ouvrit les yeux.

Il ne pouvait pas très bien se rappeler ce qu'il avait fait durant la nuit et il ne parvenait pas à comprendre comment il était possible qu'il se fut couché dans un salon.

La tête lourde et les yeux encore bouffis de sommeil, il se leva et se mit à regarder autour de lui pour chercher ses vêtements.

Enfin il se souvint de ce qu'il les avait laissés dans la chambre de sa femme.

Se dirigeant vers la porte qui donnait sur le corridor, il l'entrebailla et, après s'être assuré de ce que personne ne pouvait le voir, il entra dans la chambre de Clara.

La jeune femme était éveillée et lisait dans son lit. Elle avait le visage très pâle et les yeux encore rougis de larmes.

— Bonjour, ma chérie ! lui dit le misérable en s'avançant vers elle.

— Je ne veux pas que tu m'appelles « ma chérie »...

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne le suis pas..... Tu peux appeler ainsi les femmes avec qui tu as l'habitude de passer tes nuits.....

— Esterhazy ne trouva rien à répondre et la malade reprit :

— J'aurais du écouter les conseils de mon père..... Si j'avais fait cela, je ne souffrirais pas ainsi..... Mais j'appartiens malheureusement à la catégorie des femmes qui croient pouvoir réformer un homme en l'entourant d'affection et d'amour..... Tu ne mérites pas d'être aimé et il vaut mieux t'abandonner à ton triste sort.....

Esterhazy ne faisait aucune attention à ce que disait sa femme. Il s'habilla rapidement et, quand il fut prêt, il sortit de la pièce en murmurant un bref « au revoir ».

Au moment où il arrivait au bas de l'escalier, un soldat que le domestique venait d'introduire dans le vestibule se porta à sa rencontre et se mit au garde-à-vous devant lui en saluant.

— Qu'y a t'il ? demanda Esterhazy.

— Mon Colonel, le colonel Henry m'a chargé de vous prier de bien vouloir venir tout de suite à l'Etat-Major.....

Le traître hésita un instant, puis il remarqua :

— Le colonel Henry n'est, en réalité que lieutenant-colonel, mon ami.... En pareil cas, un soldat doit toujours employer l'expression exacte... Je vous le rappelle pour la bonne règle.....

— Veuillez m'excuser, mon colonel, fit le soldat en souriant,—mais je ne me suis pas trompé. Le lieutenant-colonel Henry a été nommé colonel.....

— Vraiment ?... Et de quand, date sa promotion ?

— De hier, mon colonel....

— Ah ?... Bien, je vous remercie... Je serai à l'Etat-Major dans une heure.....

Le soldat salua de nouveau et se retira. Esterhazy éprouvait un sentiment de gêne indéfinissable. Il avait l'impression que la promotion d'Henry était pour lui un fait de mauvaise augure.

Et pourquoi Henry était-il si pressé de le voir ce jour-là et qu'il s'était donné la peine de lui envoyer un planton pour lui demander de venir tout de suite ?

CHAPITRE CXCVI.

DANS LE FILET.

Un homme de carrure athlétique, au visage massif et brutal, venait d'entrer avec Mme Trellbour dans la pièce où Amy Nabot, évanouie, était demeurée étendue sur le canapé sous la garde de Dubois.

Il avait les mains enfoncées dans les poches de son pantalon et il regardait autour de lui avec une expression dure et odieusement cynique. Saluant Dubois d'un léger signe de tête, il s'avança vers le canapé sur lequel se trouvait la belle espionne.

— C'est ça, la Française ? demanda-t'il sur un ton brusque :

— Oui..... Est-ce qu'elle vous plaît ?

L'homme fit une grimace.

Elle ferait très bien l'affaire si elle était jeune, répondit-il. Mais elle est un peu trop avancée....

Mme Trellbour, qui commençait à devenir inquiète reprit :

— Regardez-la bien..... Elle est vraiment belle.....

— Elle l'a été.....

— Je vous assure qu'elle l'est encore.... Habillez-la bien et elle vous verrez qu'elle fera un effet saisissant !... A Vienne, elle a obtenu un succès fantastique dans un music-hall où elle dansait... Tous les hommes qui la voyaient devenaient amoureux d'elle....

L'homme se mit à rire.

— Peut-être ! fit-il.

— Vous ne croyez pas ce que je vous dis ?

— Ça n'a pas grande importance... Mais qu'est-ce qui est arrivé tout à l'heure ?..... François m'a dit qu'elle s'est mise dans une telle rage qu'elle avait l'air d'un démon... Si elle a un caractère de ce genre-là, quelle scène ne fera-t-elle pas quand elle va s'apercevoir de ce que vous avez combiné ?

— Il n'est pas nécessaire qu'elle le sache...

— Elle s'en apercevra certainement... On voit tout de suite à sa figure que ce n'est pas une de ces petites écervelées qui se laissent prendre dans le filet sans même s'en rendre compte.....

— Je serais là moi aussi et je saurais bien la faire taire ! affirma Dubois

— Est-ce que tu es sûr d'y réussir ?

— Tout-à-fait sûr.....

— Bien, alors je la prends..... Je reviendrai ce soir... Maintenant, il faut que je vous quitte parce que j'ai encore beaucoup de choses à faire et je voudrais partir le plus tôt possible.....

Ce disant, le nouveau venu observait attentivement l'espion.

Après une courte pause, il reprit la parole et lui demanda :

— Tu viens encore d'accomplir des prouesses Dubois ?..... C'est, du moins, ce que j'ai entendu dire... J'aimerais bien avoir un type dans ton genre pour associé... Depuis que je n'ai plus ce brave Lakos avec moi, mes affaires ne vont plus aussi bien..... Est-ce que tu ne voudrais pas t'associer à mes entreprises ?

Dubois fit de la tête un signe négatif et s'exclama en riant :

— Merci... Mais je suis d'avis que chacun doit suivre sa propre vocation.....

L'autre haussa les épaules.

— Eh bien, mettons que je n'ai rien dit, fit-il. Je tâcherai de trouver quelqu'un d'autre..... Au revoir..... A ce soir.....

Et il sortit de la pièce sans même avoir soulevé le chapeau qu'il avait gardé constamment sur la tête.

Mais Mme Trellbour ne parut point s'offenser de ce sans-gêne.

L'air très satisfait, elle accompagna le visiteur jusque dans le vestibule, puis elle revint auprès de Dubois et s'exclama joyeusement :

— L'affaire est conclue !

— Ce ne sera pas une bien grande affaire ! répondit l'espion avec un air désabusé. Il est vrai que je ne cherche pas tant à gagner de l'argent qu'à me venger de cette créature.....

Ce disant, il désignait d'un geste de la main l'aventurière qui était profondément endormie sur le canapé.

A ce moment, une jeune femme vint appeler Mme Trellbour qui sortit de la pièce avec elle :

Resté de nouveau seul avec Amy Nabot, l'espion fixa sur elle un regard diabolique.

Il aurait bien voulu que toute cette affaire soit déjà terminée et qu'il puisse s'en aller. Mais la chose la plus importante était ce fameux sac contenant les documents

secrets autrichiens et pour lesquels le gouvernement français donnerait une très grosse somme. Sans compter que cela permettrait à Dubois d'exiger des autorités françaises que l'on passe complètement l'éponge sur le passé et qu'on lui rende sa situation d'agent secret, perdue à la suite de l'escroquerie qu'il avait commise à Paris quelques semaines auparavant.

Comme Mme Trelbour ne revenait pas, il finit par s'impatienter et il s'en fit dans la chambre que la patronne lui avait assignée pour la nuit. Prenant le sac de cuir qu'il avait caché sous un meuble, il se mit en devoir de l'ouvrir en découpant l'un des côtés avec un canif, puisqu'il ne possédait pas la clef.

Retirant du petit colis une liasse de papiers, il se mit à les parcourir rapidement du regard.

Soudain, il fit une grimace de dépit.

Ces papiers n'étaient pas du tout ce qu'il s'était attendu à trouver. Ce n'étaient que des documents qui ne pouvaient pas avoir une bien grande importance au point de vue de l'espionnage.

Furieux, il retourna dans la pièce où il avait laissé Amy Nabot et, la saisissant par les épaules, il se mit à la secouer rageusement.

L'aventurière s'éveilla à demi, mais elle ne parvint pas à ouvrir les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmurait-elle comme dans un rêve.

Dubois appuya sur le bouton de la sonnette et dit à la servante qui apparût de préparer une tasse de café bien fort.

En attendant, il se mit à se promener nerveusement à travers la chambre. A chaque instant, il jetait les yeux vers la pendule et il avait l'impression que les minutes s'écoulaient plus lentement que les heures.

Finalement, la servante revint apportant le café.

Elle déposa le plateau sur une table et se mit à regarder Amy Nabot avec étonnement.

— Qu'est-ce que vous avez à rester là avec la bouche ouverte ? lui cria l'espion exaspéré. Allez-vous en !..... Retournez dans votre cuisine !

Dès que la servante se fut retirée, il se mit de nouveau à secouer l'aventurière, avec encore plus de violence que la première fois.

Finalement, Amy Nabot ouvrit les yeux et se mit à promener autour d'elle un regard hébété. Avec l'aide de Dubois, elle parvint à se redresser un peu et à s'asseoir en s'appuyant le dos contre les coussins du canapé. Mais elle avait grand peine à maintenir ses yeux ouverts et elle paraissait être sur le point de se rendormir de nouveau.

— Non, non ! lui cria l'espion en la secouant encore. Il faut que tu t'éveille, comprends-tu ?..... Eveille-toi, je te dis !

Puis, prenant lui-même la tasse qui était sur le plateau, il l'approcha des lèvres de l'aventurière et reprit :

— Allons... Bois ce café !... Ça te fera du bien et ça te réveillera.....

Mais Amy Nabot se borna à tourner son visage vers lui et le regarda avec des yeux écarquillés, comme s'il lui avait parlé une langue qu'elle ne comprenait pas.

Voyant qu'il n'y arriverait pas autrement, l'espion lui appuya la tête contre son épaule et entreprit de lui verser le café entre les lèvres.

L'aventurière se mit à boire automatiquement, comme un petit enfant à qui on présente un biberon. Mais le café ne tarda pas à faire son effet.

Au bout de deux ou trois minutes, l'aventurière commença de se ranimer et son visage reprit bientôt une expression à peu près normale.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ? demanda-t'elle enfin. Est-ce que je me suis évanouie ?

— Mais non ! s'écria Dubois. Tu ne t'es pas évaporée du tout..... Tu dormais comme une souche, tout simplement !

Mais Amy Nabot, saisissant tout-à-coup l'espion par le bras s'exclama d'une voix stridente :

— Ce n'est pas vrai !... Il y a quelque chose qui n'est pas naturel là-dedans !

— On dirait que tu n'es pas encore bien éveillée et que tu continues de rêver ! lui dit Dubois. En tout cas, tu dis des bêtises !

L'aventurière était trop agitée pour s'apercevoir de ce que Dubois avait recommencé de la tutoyer.

Se portant les deux mains aux tempes, en un geste machinal, elle dit d'une voix sourde, comme une personne qui se parle à elle-même :

— Tout ceci est bien étrange..... Cette vieille femme, cette porte fermée, cette clef que l'on ne parvenait pas à retrouver..... Et puis maintenant, cette étrange sensation de torpeur que je ressens..... Je voudrais bien savoir ce que cela signifie.....

Puis, tout-à-coup, elle se leva d'un bond, et, prenant Dubois par l'épaule, elle se mit à le secouer à son tour avec une telle violence que l'espion en fut effrayé.

— Canaille « glapissait-elle. Qu'est-ce que tu as voulu me faire ?..... Dis-le moi ou je t'étrangle !

— Tu es folle ! répondit l'espion en se dégageant d'un mouvement brusque.

— Non, je ne suis pas folle !..... Je comprends maintenant !..... Tu t'es arrangé avec cette vieille sorcière pour qu'elle me fasse prendre un narcotique et tu m'as volé les documents pendant que je dormais !

— Ah, oui !... Parlons-en de ces fameux documents ! Ils ne valent pas un centime !

Amy Nabot sursauta et fixa sur l'espion un regard chargé d'une expression de stupeur intense.

Mais Dubois, qui avait déjà repris son calme habituel, était en train d'allumer une cigarette et il se mit à fumer avec une parfaite tranquillité.

— Pendant que tu dormais, dit-il sur un ton placide. J'ai ouvert le sac de cuir qui était censé de contenir ces documents d'une valeur inestimable, parce qu'il fallait bien, en fin de compte, que je sache exactement à quoi m'en tenir et aussi que je fasse une estimation approximative du prix que l'on aurait pu demander pour ces papiers... Mais j'ai éprouvé la pire désillusion que j'ai eue de ma vie !

— Voudrais-tu réellement prétendre que ces documents sont sans valeur ?... Je n'en crois pas un mot, parce que je sais bien que tu n'es qu'un effronté menteur... Tu veux me monter un bateau, voilà tout !

— Viens avec moi dans ma chambre et tu verras.....

Amy Nabot se leva et suivit l'espion qui était sorti le premier de la pièce. Dubois la conduisit dans sa chambre et lui montra les papiers qu'il avait trouvés dans le sac de cuir.

Amy Nabot put se convaincre de ce qu'ils ne valaient effectivement pas grand chose.

Elle en éprouva une telle déception qu'elle faillit se mettre à pleurer.

Et dire que pour ces misérables paperasses sans valeur, elle avait renoncé à von Giesel de qui elle aurait sans doute pu obtenir des informations de la plus haute importance !

Dubois, qui s'était assis devant une table et qui s'était mis à feuilleter un journal avec un air indifférent, haussa les épaules et dit :

— Voilà ce qui arrive chaque fois que les femmes se mêlent d'affaires sérieuses et que l'amour entre en jeu...

— Quelle absurdité !

— Tu ne vas quand même pas nier que tu aurais

aimais mieux passer ton temps avec le comte Ilitch qu'avec le conseiller von Giesel ?

— Ce que tu dis là ne tient pas debout !... J'aurais pu atteindre mon but aussi bien avec Ilitch qu'avec von Giesel..... D'ailleurs, Howorka lui-même m'a conseillé de faire le voyage avec Ilitch, parce qu'il semblait à ce moment que j'aurais pu faire d'une pierre deux coups.....

— Tandis que, finalement, tu les a manqués tous les deux !

Amy Nabot jeta les papiers sur la table et elle se mit à marcher nerveusement à travers la pièce.

— Est-ce que tu n'étais pas capable de comprendre que von Giesel avait voulu éloigner le comte Ilitch précisément par ce qu'il espérait que cela lui permettrait de rester avec toi et que, en réalité, il n'avait aucune mission importante à lui confier ? poursuivit impitoyablement l'espion.

Amy Nabot ne répondit pas et elle s'approcha de la fenêtre pour ne pas laisser voir à Dubois les larmes qui lui montaient aux yeux. Ce qu'elle ressentait à cet instant n'était pas tellement le dépit d'une grosse affaire manquée ; c'était plutôt une terrible tristesse, une tragique nostalgie de quelque chose qu'elle avait touché de très près, qui avait été en quelque sorte à sa disposition et qu'elle avait dédaigné ; l'amour de ce gentil comte Ilitch qui aurait pû sans aucun doute la rendre très heureuse.

Ah !.... Comme il était différent de l'infâme Dubois, ce chevaleresque et beau gentilhomme qui s'était pris pour elle d'une passion un peu naïve, mais qui n'en était que plus sincère !

Que pouvait-il bien lui être arrivé, à ce pauvre garçon ?... Sûrement, il allait avoir de terribles ennuis pour s'être laissé voler le sac de dépêches qu'on lui avait confié !.... Peut-être allait-il perdre sa situation qui lui promettait un si brillant avenir ?

A ce moment, elle fut tirée de ses méditations par la voix de Dubois qui l'appelait.

— Tiens, regarde, Amy, lui disait l'espion. Ce journal contient une nouvelle qui va sûrement t'intéresser...

Ce disant, il lui tendait la feuille qu'il tenait à la main, lui indiquant l'article dont il s'agissait.

Amy Nabot se mit à lire :

« Le jeune comte Tabor Ilitch, appartenant à une des meilleures familles de la noblesse hongroise et fort connu dans les milieux mondains de Vienne et de Budapest vient d'être victime d'un accident de chasse qui lui a coûté la vie, à peu de distance du château de ses parents dans le Banat de Temesvar. La nouvelle de sa mort à cause une très pénible impression dans la capitale de l'Empire où le comte était particulièrement estimé. »

L'aventurière était devenue pâle comme une morte. Jetant le journal à terre, elle se laissa tomber sur une chaise.

Elle se sentait sur le point de défaillir.

— Mort !... Mort !... balbutiait-elle avec un air égaré, pauvre garçon !

— Crois-tu vraiment qu'il soit mort d'un accident de chasse ? interrogea l'espion avec une cynique cruauté.

L'aventurière sursauta comme si elle avait été piquée par un scorpion.

— Non, en effet !..... Il était bien invraisemblable qu'Ilitch ait eu envie d'aller à la chasse après la perte du sac aux documents !... Quand il arrive quelque chose d'aussi grave, l'on ne pense pas au plaisir !

Le pauvre garçon devait s'être suicidé de désespoir !

Atterrée, Amy Nabot se cacha le visage entre ses mains et se mit à sangloter.

— Pauvre petit !... Pauvre petit ! gémissait-elle. C'est moi qui suis responsable de sa mort... Ah !... Si j'avais su !

Dubois se boucha les oreilles avec ses mains et s'écria :

— Oh ! ne fais pas la sentimentale, pour l'amour de Dieu !... Ces scènes-là me tapent sur les nerfs !.... Si ce garçon a été assez bête pour se suicider à cause de ces sales paperasses, ça prouve qu'il n'était qu'un crétin et rien de plus !

— Non, protesta l'aventurière. Il était remarquablement intelligent, au contraire... Mais c'était un de ces hommes qui ne peuvent supporter l'idée d'avoir failli à l'honneur ou manqué à leur devoir...

Dubois ne s'occupait déjà plus d'Amy Nabot. Il avait pris un autre journal et il continuait de lire les nouvelles qui l'intéressaient, tandis que l'aventurière s'abandonnait à son chagrin et donnait libre cours à ses larmes.

Tout-à-coup, l'espion tressaillit et il s'exclama en se tournant de nouveau vers Amy Nabot :

— Ecoute... Voilà encore un article sur le même fait. Et il se mit à lire à haute voix :

« Il semble bien que contrairement à ce que l'on avait crû tout d'abord, le comte Ilitch n'a pas trouvé la mort dans un accident, mais qu'il se serait suicidé. En effet, l'on sait maintenant que le jeune homme, qui avait été envoyé en mission à Pola a été victime d'une espionne étrangère qui lui aurait dérobé un sac contenant des documents secrets. Il est donc assez vraisemblable que le malheureux, se croyant déshonoré, se serait donné volontairement la mort.

« Quoi que l'on ait très activement recherché l'espionne qui s'est rendue coupable de ce vol, l'on n'est pas encore parvenu à la rejoindre ».

Amy Nabot était toujours perdue dans ses pensées et il semblait qu'elle n'entendait même pas la voix de Dubois.

L'espion l'observait du coin de l'œil en souriant avec un air diabolique.

Ces nouvelles n'étaient pas de mauvaises nouvelles à son point de vue. Au contraire, cela ne faisait que favoriser ses ténébreux projets.

Amy Nabot avait une telle peur de tomber entre les mains de la police qu'il comptait bien réussir, par une espèce de chantage, à l'obliger à signer un contrat avec l'homme qui était venu tantôt, un trafiquant portugais qui se livrait sur une grande échelle au plus infâme des commerces.

Il se souvenait de la proposition que ce dernier lui avait faite de s'associer à ses affaires et il se disait que, maintenant qu'il venait de s'apercevoir de ce que ces documents étaient sans valeur, il pourrait peut-être revenir sur son refus et devenir l'associé de cet homme.

Néanmoins, malgré que son esprit fut occupé de toutes ces importantes pensées, un bref article publié en dernière heure n'échappa point à son regard perspicace.

« L'on sait maintenant que l'espionne de qui le comte Tabor Ilitch a été victime, s'est réfugiée en Suisse. Les autorités ont pris des mesures pour l'arrêter ».

Dubois tendit le journal à Amy Nabot qui se trouvait déjà dans un état d'âme tel qu'elle n'osait plus espérer pouvoir se sauver et qui craignait qu'une catastrophe lui arrive d'un instant à l'autre.

Elle lut hâtivement le court article, puis elle se mit à marcher à travers la chambre en se tordant les mains et en tremblant de la tête aux pieds.

— Ah !... Pourquoi ai-je accepté cette mission à Vienne ! gémissait-elle. J'étais si tranquille à Paris !

Dubois l'interrompit brusquement.

— A quoi bon te lamenter ainsi ? lui dit-il. Tu devrais plutôt penser à disparaître au plus vite !

— Mais où pourrais-je aller ?... Le mandat d'arrêt

doit avoir été déjà communiqué à toutes les stations frontières et l'on ne me laissera pas passer... Et je ne veux pas qu'on m'arrête !... Je ne veux pas finir ma vie en prison !... Tu dois m'aider, parce que toi seul tu le peux ; tu es arrivé à me conduire jusqu'ici, tu dois donc aussi réussir à me faire fuir... Tu trouveras bien le moyen de me sauver du danger qui me menace !

Dubois ricanait.

— Comme te voila changée ! remarqua-t'il. D'abord, tu avais l'air de vouloir me foudroyer et maintenant, tu me supplies de te venir en aide..... Eh bien, soit..... Je ne veux pas te repayer avec ta propre monnaie et je ferai tout mon possible... Ecoute-moi... Ce soir, un directeur de tournées artistiques qui a engagé des danseuses pour une tournée en Afrique va venir ici.....

Amy Nabot écoutait attentivement.

— C'est donc pour cela, remarqua-t'elle qu'il y a tant de jeunes femmes dans la maison ?

— Naturellement... La clientèle de la pension de Mme Trellbour est d'ailleurs à peu près uniquement composée d'artistes... La patronne s'occupe souvent elle-même d'arranger des engagements pour ses clientes et elle m'a déjà dit qu'elle userait volontiers de son influence pour te faire engager..... Moi, je pourrais jouer le rôle d'administrateur..... Ce serait le meilleur moyen pour réussir à disparaître sans difficulté et de pouvoir rester quelques temps en Afrique où nous serions en sécurité.

Amy Nabot demeura un instant pensive.

— Aller en Afrique ? fit-elle. Si loin de Paris ?

— Tu ne devrais pas t'en plaindre..... C'est une occasion merveilleuse.....

— J'y penserai..... Quand ce monsieur viendra, appelle-le..... Je veux lui parler....